

gère : rendons aux mots la signification que l'auteur leur a voulu donner, et non pas celle que l'interprète ordinaire peut suggérer. Fais n jouer aux mots les rôles que l'écrivain leur a assignés dans la phrase ; par conséquent, mettons au premier rang ceux qu'il a voulu mettre en évidence.

Tous les mots d'une phrase n'ont pas la même importance. Il en est un, surtout, qui range chaque phrase dans l'allure générale, et qui lui donne son sens spécial : c'est le *mot de valeur*.

La recherche du mot de valeur offre souvent des difficultés très grandes. Le mot de valeur peut être un verbe, un substantif, un adjectif, un adverbe, un article même, . . . mais il existe. Il faut le découvrir, quelque caché qu'il soit.

Tous les mots de valeur n'ont pas le même degré d'importance. Quand on a trouvé les mots de valeur de tout un fragment, il faut distribuer l'importance sur tous ces mots avec mesure et proportion, dresser une *échelle de valeur* en mettant à la tête le mot qui dirige le plus directement sa phrase vers le but général.

Autour de chaque mot de valeur se groupent les autres mots de la phrase ; on doit également échelonner ces derniers suivant leur rôle plus ou moins important, mais en conservant toujours le mot de valeur au premier rang avec le degré que lui a accordé l'échelle dressée tout d'abord.

Il peut y avoir dans une même phrase deux mots de valeur égale : ce sont les mots d'*opposition* dans une antithèse. Mais cela ne dérange en rien l'ordonnance générale, et c'est alors comme s'il y avait deux phrases au lieu d'une seule.

Le mot de valeur est indiqué par l'accent tonique.

(A suivre)

DENIS RUTHAN.

BIBLIOGRAPHIE

On a déjà fait la remarque, dans la presse, que nos littérateurs semblent un peu somnolents depuis quelques années. La production littéraire paraît en effet s'être ralentie parmi nous, dans ces derniers temps. Mais si la quantité fait défaut, peut-être est-il vrai de dire que la qualité fait compensation. Cette excuse est sans doute devenue un lieu commun, fort usité quand on n'a pas mieux à dire ; mais son application, à notre sens, est tout à fait opportune pour le temps présent.

De Québec à Victoria, par A.-B. Routhier, Québec, 1893.—C'est le récit de l'Excursion

épiscopale au Nord-Ouest, en 1892, dont la mémoire n'est pas près de se perdre, grâce surtout à ce beau livre.

Il n'est heureusement plus nécessaire de se mettre en frais pour formuler une appréciation des ouvrages de M. le juge Routhier ; son talent délicat et charmant est partout connu et admiré. Dans ce livre on trouve les mêmes brillantes qualités que dans ses précédents récits de voyage, *A travers l'Europe* et *A travers l'Espagne*. C'est au point que l'on ne peut s'empêcher de souhaiter que M. Routhier entreprenne encore quelque un de ces voyages dont le résultat est toujours un nouveau joyau pour notre littérature.

La plupart des journaux ont publié des extraits du volume dont nous venons de parler. Pour nous, nous aimons à citer ce charmant portrait de Québec, qui est vraiment pris sur le vif :

« Québec est encore la ville où l'on prend la vie par le meilleur côté. On n'y fait guère fortune ; on n'y déploie ni faste, ni luxe. Mais on y vit bien, tranquillement, gaiement, sagement. Même sur le chemin de la fortune on n'y court jamais ; on prend le temps de s'asseoir, de causer, et même de dormir. Les seules insomnies que les Québécois se permettent sont généralement causées par des travaux intellectuels, ou par la politique. . . . Le talent y est plus considéré que l'argent. L'art y est fort goûté, et estimé. La position sociale y domine la richesse.—Le Québécois est même accusé par ses voisins de pousser trop loin le culte des idées et le désintéressement. . . . »

Jésus et l'ouvrier, discours prononcé par M. l'abbé H. Defoy à l'église Saint-Sauveur, Québec, le 4 septembre dernier. Ce discours fort remarquable est le développement des deux idées que voici : 1o Jésus honore l'ouvrier ; 2o Jésus encourage l'ouvrier. Rien de plus utile que de présenter de telles considérations aux travailleurs, que les sectaires de tout genre cherchent aujourd'hui à éloigner des idées religieuses. Et M. l'abbé Defoy a cédé à une heureuse inspiration lorsqu'il a transformé sa *parole parlée* en *parole écrite* : sous cette forme nouvelle, la forte doctrine, qu'il a développée en beau langage, atteindra un auditoire bien autrement considérable et produira par conséquent des fruits beaucoup plus abondants.

A LA BAIE SAINT-PAUL

Malgré toute notre bonne volonté, il nous a été impossible de parler plus tôt d'un événement que l'on se rappellera longtemps à la Baie Saint-Paul.

A la fin du mois dernier, nous écrit-on, soixante-sept élèves du collège de l'Islet ont traversé le fleuve Saint-Laurent, bravant les ondes et les vents, pour venir en excursion à la Baie Saint-Paul. M. l'abbé Dalac, vicaire à l'Islet, et trois Frères du collège accompagnaient les voyageurs, qui reçurent de M. l'abbé Fafard, V. F., une généreuse hospitalité dans son Hospice Sainte-Anne. La présence de ces jeunes gens, à qui les Frères n'enseignent pas moins bien la musique vocale que la calligraphie et d'autres choses encore, donna un éclat inaccoutumé au Salut du Saint-Rosaire ; ce fut même l'un d'entre eux que l'on installa devant le clavier de l'orgue, et il paraît qu'il sut fort bien tirer partie de la situation.—Et le lendemain (quelles fêtes n'en ont pas !) le flot béni

qui avait amené cette heureuse jeunesse, se chargea de la repatrier, et remplit bien sa mission.

Quand, s'écrie à la fin notre correspondant, quand les élèves du Séminaire de Chicoutimi en feront-ils autant ?—Ici, comme en tant de sujets, la demande est plus facile que la réponse, et nous avons assez à faire avec les dates du passé, sans nous mêler des dates de l'avenir. En tout cas, il y a là un cri du cœur, nous le savons, et nous y sommes bien sensibles.

O.

EXPLOIT HERCULEEN

Je vois déjà, à la lecture de ce seul titre, un sourire incrédule effleurer les lèvres de nos chers confrères, les Externes. Mais les aimables lecteurs de L'OISEAU-MOUCHE sont plus sérieux. Ils croiront sans doute à nos travaux gigantesques. J'en veux dire à tout risque un petit épisode.

Il y avait, dans notre cour, une roche énorme, tout à fait énorme ; une roche, à laquelle il manquait très peu de chose pour être un rocher. Sa grosseur lui donnait des allures de montagne. Elle était là, fière et immobile, ne cédant le pas à qui que ce soit. Il fallait en faire le tour ; Polypème lui-même n'aurait pu l'enjamber.

Un soi-disant Cicéron, voyant combien cette pierre était nuisible à la société, et mû par un sentiment tout humanitaire, conçut un grand projet. Se mettant aussitôt à l'œuvre, il gravit d'un bond la roche, et du haut de cette tribune improvisée, il lança à la foule écœlière, qui l'entourait, cette véhémence allocution :

« Messieurs, le jour de gloire est arrivé. Voici le moment de nous illustrer. Suivez-moi ; je vous conduirai à la gloire. Nous montrerons que nous sommes les fils des valeureux Canadiens qui, jadis, défrichèrent le Saguenay. Apprenons à tout l'univers que, si Hercule est mort, il a laissé de dignes successeurs. Cette pierre se dresse ici comme un monument de notre faiblesse. Prêtez-moi le secours de vos bras, et elle sera rejetée loin de notre vue. Qu'avons-nous besoin de poudre et de dynamite ? La force musculaire remplacera ces vils moyens de destruction inventés par des hommes dégénérés. »

Qui, entendant une pareille éloquence, ne se serait senti enflammé d'enthousiasme ? Aussi, le cri cent fois répété de « *A bas la roche !* » assura-t-il le triomphe de l'orateur.

On amène un chariot. Quel chariot ! un vieux traîneau noirci par le temps, et presque érointé. Il avait pu être bon en son temps, mais, près de la masse énorme qu'il devait transporter, quelle triste figure il faisait ! Après un court examen, on le jugea pourtant convenable et. . . . digne. « Sus ! sus à la roche ! » crièrent tous d'une voix les vigoureux athlètes. Le bloc se vit aussitôt couvert de bras musculeux, assésés par une troupe en furie, forçant, criant, grimaçant, suant, s'évertuant pour le placer sur le chariot. Plusieurs, ne pouvant trouver place, s'allongeaient sur les pieds, afin d'avoir la gloire, au moins, de toucher du bout du doigt la masse ennemie. Un autre groupe se tenait à distance respectueuse ; ceux-là, c'étaient les crieurs.

Le travail fut long et pénible. La roche roulante atteignait le bord du traîneau, puis, sous l'effort, montait, montait, et, le chariot fuyant, elle retombait, hélas ! plus lourde que jamais. Non, Sisyphe, dans le Tartare, ne fait pas de plus grands efforts pour rouler au haut